

POURQUOI NE FAIT-ON RIEN ?

AURÉLIEN BARRAU

Conférence donnée à Lyon en juin 2022 à l'invitation du Shift Project

La question qu'on m'a soumise (je ne l'ai pas choisie), est : "Pourquoi ne fait-on rien ?". On croule sous les analyses psychologiques, sociologiques, anthropologiques, politiques, génétiques, face à cette question. Chacun croit savoir pourquoi nous ne faisons rien. Chacun a son explication secrète et cardinale quant à notre immobilisme, face à ce qu'on pourrait nommer cette méta-crise. Peut-être que la réponse à la question est plus simple encore. Peut-être qu'on fait, justement. Et peut-être même qu'on fait beaucoup trop, et que c'est le problème. D'ailleurs, étymologiquement, "faire" c'est un substitut. Mais un substitut de quoi ? Autrement dit, ne sommes-nous pas plutôt prisonniers de cette frénésie du faire-incessant, de ce piège de la substitution généralisée qui ne sait même plus de quoi elle tient lieu ? Dès la prise de conscience, il faudrait agir, du latin *agere* : pousser devant soi. Bien. Mais que pousser ? Ne serions-nous pas en réalité des Sisyphes volontaires ? C'est un peu étrange finalement.

Nous irons évidemment plus loin dans la dimension systémique et civilisationnelle de la catastrophe. Mais tenons-nous en pour un instant, juste pour un instant, au seul aspect énergétique. Nous allons faire face à un rétrécissement. Le monde va se contracter. Nous aurons moins de capacité d'action matérielle sur notre entourage. Et nous réagissons en nous demandant ce qu'il faut faire. C'est étrange quand même. C'est un peu comme chercher la liqueur magique qui nous fera sortir de la covid. Il suffirait peut-être de commencer par ne pas faire.

Je crois que poser la question : "Pourquoi ne fait-on rien ?", c'est peut-être aussi laisser entendre qu'il y aurait une sorte de nécessité logique à faire quelque chose. En un sens, c'est souhaitable, naturellement, et on va y revenir. Mais je ne crois pas correct de supposer qu'une sorte de rationalité scientifique implacable imposerait un changement radical de nos manières d'être. Ce n'est pas vrai si on n'a pas d'abord posé un certain nombre de questions préliminaires.

On peut parfaitement choisir de façon scientifiquement juste, sans faire aucune erreur rationnelle, de laisser la vie périlcliter sur Terre, de détruire en quelques décennies ce que quelques dizaines de millions d'années d'évolution subtile avaient permis d'échafauder, d'engendrer des guerres et des génocides, de déployer des famines et des pandémies, de laisser, autrement dit, nos enfants crever de faim. Ce n'est pas une faute logique. Ce n'est pas une faute scientifique. La science n'est pas prescriptive. Elle n'est pas même normative. Elle est au mieux descriptive. Et encore : ses catégories sont toujours un peu arbitraires et réfutables. On va y revenir.

Vous comprenez, bien sûr, que je ne suis pas en train de vous dire que tout va bien. Je crois que je vais même réussir à être encore plus sombre que notre ami Jean-Marc. Ce n'est pas forcément facile. Je dis juste qu'il ne faut pas se tromper d'analyse. Parfois, l'adversaire effectivement est uniquement mal informé, ou prisonnier d'un raisonnement

évidemment erroné. Mais parfois ses valeurs et ses attentes sont simplement différentes des nôtres. Et là c'est beaucoup plus compliqué. On ne peut pas appréhender les questions complexes et profondes avec une simple vision de technicien qui laisserait entendre que le souhaitable commun est d'ores et déjà identifié.

Si on est réuni ce matin, c'est vraisemblablement parce qu'on sait tous dans cette salle qu'il y a un problème. Je ne vais donc pas du tout m'appesantir sur le constat. Je le fais en deux phrases : la vie est en train de s'effondrer sur Terre. Nous avons détruit en quelques années, semble-t-il, les deux tiers des populations d'insectes. Nous avons détruit en quelques décennies les deux tiers des populations de mammifères sauvages et des poissons d'eau douce. Nous avons détruit en quelques millénaires les deux tiers des arbres. Les spécialistes évoquent, et les mots ont un sens, un anéantissement biologique global. Vous le savez, donc je n'y reviens pas.

Ce que je voudrais plutôt essayer de faire, c'est de récuser peut-être certaines évidences implicites qui me semblent erronées. Et comme je ne peux pas m'empêcher de jouer un peu les voyous, je vais particulièrement cibler ce que je crois, peut-être à tort bien sûr, être vos erreurs implicites. Alors je suis aujourd'hui chez les jancoviciens, et c'est tout sauf une insulte dans ma bouche, bien au contraire. Je vais donc essayer de vous provoquer un peu. Puisqu'il ne peut pas le faire lui-même, il faut que quelqu'un s'y colle. Alors, avant tout définissons ce qui nous importe. Parce qu'on ne peut pas discuter les solutions, ni même les difficultés, si on n'a pas commencé par mettre sur la table ce qui est souhaité. Et croyez-moi, ça ne va pas de soi.

La première erreur, c'est de faire comme si on le savait tous. Qu'est-ce qu'on cherche ? À maintenir l'espérance de vie des riches, c'est-à-dire nous tous dans cette salle à l'échelle de l'humanité ? À maintenir l'espérance de vie des Français ? À maintenir l'espérance de vie des humains ? À maintenir le nombre d'espèces animales ? À maintenir le nombre d'individus animaux ? À maintenir la superficie des forêts ? Et même au-delà de cette vision comptable, est-ce qu'on veut que tous les vivants qu'on vient d'évoquer soient heureux ? Et si oui comment l'estime t'on ? Et d'ailleurs, parler d'indicateurs, est-ce que ce n'est pas justement déjà être prisonnier de la taxinomie qui nous mène à ce désastre ? Et même à espérance de vie non diminuée, pour moi, mais je parle ici en mon nom propre, le monde d'Elon Musk, c'est-à-dire celui qui est en train de s'échafauder, où les satellites artificiels ont remplacé les étoiles, ne mérite plus d'être vécu, ne mérite plus d'être habité. Mais ça c'est mon avis, peut-être pas le vôtre. Il faut mettre sur la table ce que l'on souhaite, indépendamment des dommages collatéraux.

Alors le Shift veut une économie décarbonée. Félicitations, je ne vais pas m'en plaindre, c'est une évidence. Mais pour reprendre les mots d'Arthur Keller, ne pensez-vous pas que réduire les émissions de gaz à effet de serre c'est aussi un peu prendre du Doliprane contre le mal de tête qui masque en réalité une tumeur létale qui se développe de façon totalement indépendante des antalgiques ? D'ailleurs eux-mêmes non seulement ne nous guérissent pas, mais en masquant le mal pour un temps, pour un temps court, peuvent finalement presque jouer à contre. Ce que je veux dire, c'est qu'aujourd'hui nous transformons cette planète en déchet ; et cela est vrai avec ou sans émissions de gaz à effet de serre.

Alors on peut se rassurer en se disant que les problèmes doivent être traités indépendamment les uns les autres, et que nous ici on s'intéresse aux gaz à effet de serre. C'est tout à fait raisonnable et tout à fait louable. Mais c'est peut-être aussi rater un

peu la dimension systémique et profondément symbolique, et donc commettre une petite erreur logique, éthique et esthétique. Je veux dire que diriger l'extincteur sur le haut des flammes n'a jamais éteint aucun feu. Non seulement parce qu'il y a de très fortes corrélations au sein des systèmes physiques qui nous intéressent, mais aussi et peut-être de façon plus profonde parce que je crois qu'aujourd'hui le véritable problème, et je vais essayer de le montrer, c'est la finalité plus que la modalité.

Alors disons-le tout de suite, le séisme sociétal dans lequel nous nous trouvons doit être à mon sens pensé d'abord en termes axiologiques. C'est une question de valeurs. Tout le reste en découle. Alors je vais tenter de poser cette hypothèse en analysant un certain nombre d'erreurs, me semble-t-il, faciles à identifier.

Je voudrais juste être bien clair parce qu'Alexandre a parlé tout à l'heure de convivialité : je ne cherche pas du tout à vous critiquer ou à vous dénigrer. Pour moi, c'est très clair, nous sommes des alliés. C'est dit. Il est d'ailleurs toujours triste de constater l'étonnante capacité à se quereller entre eux de ceux qui pensent essentiellement la même chose et qui veulent le même dénouement. (En particulier dans les milieux de gauche et d'extrême gauche, ça a tendance à m'agacer. Ils sont beaucoup plus forts pour l'auto-destruction que les coups qu'ils se prennent de l'extrême droite.) D'ailleurs, pour preuve j'ai offert il y a quelques jours pour la fête des pères la bédé de Jean-Marc à mon père ; une preuve de complicité, s'il en est. Pour l'instant il aime bien, mais il n'a pas encore lu la partie sur le nucléaire. Bon néanmoins, même si on s'aime bien tous ici, la surenchère affirmatrice n'a aucun intérêt, donc mettons-nous un peu en défaut.

1- Première erreur à mon sens, première provocation donc : croire qu'il faut sauver le climat. Bof. Sincèrement moi le climat je m'en fiche un peu. C'est un symptôme, ce n'est pas une cause. Il est essentiel de garder à l'esprit, et je suis sûr que même les gens informés dans cette salle ne le savent pas tous, que même sans un seul degré de réchauffement climatique, nous serions quand même dans la sixième extinction massive qu'il conviendrait de nommer première extermination délibérée. Mais encore faut-il que cela nous importe. Ce qui ne va pas de soi. Parce que, comme vous le savez, mais je le rappelle, l'acidification des océans, la pollution, l'artificialisation des sols, la disparition des espaces vierges, l'interruption des cycles bio-géochimiques, contribuent au moins autant à la chute de la vie sur Terre que le réchauffement global. Et je crois que la sur-focalisation sur le climat rate la dimension qui est fondamentalement pluri-factorielle de notre situation.

Pour rendre les choses pires encore, remarquons que nous sommes également prisonniers de la sémantique : je viens de dire sans susciter un tollé général, parce que vous êtes bienveillants comme le voulait Alexandre, je viens donc d'évoquer des espaces *vierges*. C'est un peu fou non ? Vierges, alors qu'ils sont précisément gorgés de vie. Vierges, alors qu'ils ont précisément été pendant presque toute notre histoire, et qu'ils sont encore pour beaucoup de peuples, les lieux essentiels de notre manière d'exister et d'habiter le monde. J'ai dit *vierges*, alors que sans aucun doute, selon toute vraisemblance, c'est là que les phénomènes biologiques les plus importants prennent naissance. Mais au-delà de cette remarque, qui n'est peut-être pas aussi anodine qu'on peut le croire, vous voyez bien que le réchauffement climatique en tant que tel c'est une conséquence d'un système axiologique qui a décidé que la vie n'avait aucune valeur.

Alors ça c'est vrai au sens économique, ce que rappelle souvent à raison Jean-Marc, mais c'est vrai aussi au sens éthique, sémiotique et presque épistémique. Si on se contente, ce qui est déjà pas mal, de prendre conscience de ce qu'il existe un capital de départ (que les économistes oublient), ce qui est effectivement du bon sens, mais que celui-ci ne vaut que de manière substituable, comme c'est le cas dans l'idéologie du développement durable, alors de toute façon à la fin on perd. Parce que même si on a tendance à l'oublier nous faisons partie des vivants. Voilà, on est dans une barque qui fuit de partout. On peut écopier, on peut mettre des rustines, mais je crois qu'en fait l'urgence c'est apprendre à nager.

- 2- Deuxième point. La deuxième erreur, me semble-t-il, c'est de croire que nous nous trouvons dans une crise. Je le dis parce que c'est le mot qu'on retrouve toutes les deux lignes dans les documents du Shift. C'est bien de ne pas trop faire peur. Tout à l'heure les élus ont insisté sur la positivité. Re-bof. Moi je n'ai pas peur de faire peur¹. On n'est pas dans une crise, on est dans une catastrophe sans précédent. Ce qui se produit aujourd'hui n'est jamais arrivé (auparavant). D'un point de vue biologique factuel, nous sommes la société la plus violente de toute l'Histoire. Ça fait un peu frémir, quand même. Je crois qu'il ne faut pas édulcorer. Nous ne sommes pas, je viens de le dire, dans une crise du CO₂, ni même dans une crise de l'énergie. Nous sommes dans une catastrophe civilisationnelle. Nous sommes les 0,01% des vivants qui causent aujourd'hui 85% des morts. Nous sommes l'unique espèce vivante de toute l'histoire de la vie sur Terre qui laissera son empreinte sur des temps géologiques de par la disparition de la majorité des autres vivants, qui se verra encore dans cent millions d'années par les fossiles.
- 3- Troisième point. Je crois qu'il ne faut pas penser, et ça je le dis exprès par provocation compte tenu du public qui est là aujourd'hui (je dis parfois l'inverse face un autre public), je crois qu'il ne faut pas penser et traiter cette situation en scientifique. Bon, évidemment pour Jean-Marc, Alexandre et moi ça serait plutôt flatteur : on serait les sauveurs désignés. Évidemment la science a un rôle à jouer. C'est indéniable et nous le savons. Mais n'oublions pas que c'est un rôle parmi d'autres ; et ce sera un peu mon leitmotiv dans les trente-cinq minutes qui me restent. Tant que nous appelons *croissance* le fait de raser un espace saturé de vie pour le remplacer par un parking de supermarché (et c'est le cas aujourd'hui), le fait de savoir si les bulldozers qui détruisent tout marchent au solaire, au nucléaire ou au fioul, n'a fondamentalement pas grande importance. C'est le point que je veux vraiment vous soumettre.

Tant que la destruction systématique et méthodique de la vie est vue comme une simple externalité négative, je crois qu'il n'y a rigoureusement aucun espoir. Tant que la production d'objets techniques est une fin en elle-même, il n'y a aucun sens à penser des issues salvatrices, puisque la vie est enfermée dans un statut de ressources et qu'on le sait, une ressource ça s'utilise, et ça s'utilise jusqu'à épuisement. Gardons en tête que la science est au mieux constatative ; c'est ce qu'on nomme en philosophie la guillotine de Hume. Elle ne peut pas nous dire ce qu'il faut faire, elle ne peut pas

1. Applaudissements. "Non, non, faut pas, faut pas" (pour demander l'arrêt des applaudissements). "En même temps c'est beaucoup plus facile pour moi que pour eux, donc je suis parfaitement conscient du caractère un peu hypocrite de ces propos. Si j'étais à leur place, je ne dirais pas ce que je dis aujourd'hui . . . Mais j'ai choisi de ne pas l'être, donc j'ai bien le droit de me faire ce petit plaisir." (Rires dans l'assistance). Plus sérieusement, on n'est pas . . .

nous dire ce que l'on veut. Si quelques milliardaires de la Silicon Valley rêvent d'un monde dévasté dans lequel ils survivent à coup d'astuces techno-délirantes, je ne suis pas certain que ce soit impossible. C'est dégueulasse, mais c'est peut-être possible, ... peut-être pas.

Allons encore un peu plus loin. La science n'est même pas, je crois, véritablement en droit de dresser un constat objectif, car ses catégories, ses variables, ses systèmes identifiés, ses données considérées comme pertinentes ou non pertinentes, relèvent aussi d'une coupe dans le réel qui est parfaitement récusable. La valeur de l'espérance de vie, par exemple, n'est pas une construction sociale : ça vaut ceci et non pas cela. Si on a bien calculé on a une valeur qui est juste, elle est scientifiquement factuelle. Soit. Ce n'est pas une construction sociale. Mais choisir qu'une seule espèce parmi sept millions participe au calcul, ça c'en est une, non dite certes. Choisir que ce chiffre cardinal n'intègre rien de la manière dont ces vies sont vécues, c'en est une autre. Choisir finalement un estimateur qui se focalise sur des moyennes, alors même que les disparités sont immenses et extrêmement signifiantes, en est une troisième. Et surtout choisir qu'un chiffre² peut quel qu'il soit dire quelque chose d'une question aussi complexe, aussi diffuse et profuse, c'est peut-être là finalement la véritable brutalité, et plus qu'une approximation, une violation du sens.

Je vous ai dit tout à l'heure que la vie périssait. On est tous d'accord là-dessus. Je dis souvent que c'est un constat factuel. C'est faux : si on compte les procaryotes, eh bien la vie se porte plutôt bien. Les bactéries se portent assez bien en ce moment.

Donc vous voyez, il faut faire attention avec la factualité. Moi je pense qu'il faut assumer notre prise de position partielle et fière de l'être : soyons des bandits, nous serons toujours moins méchants que nos adversaires.

- 4- Quatrièmement, dans la même veine (mais ça je crois que nous sommes tous d'accord ici). Cessons de croire au miracle ingénierique pour tous. La techno essentiellement c'est une partie du problème. Ce n'est pas la solution. Augmenter la dose d'alcool quand on est ivre ça guérit rarement. Alors il n'est évidemment pas question de nier que face à un problème médical, ou dans d'autres circonstances, des machines puissent nous aider. On le sait, c'est une évidence. Mais je crois que ce qui compte c'est de réinscrire ces phénomènes dans une pensée de la finalité et de raisonner de façon globale.

Mon fils ici présent a regardé avec moi une série nanard qui s'appelle "Salvation". On y voit un fou dangereux dans le genre d'Elon Musk qui énonce que, je cite : "Innovation isn't about why, it's about why not". Tout est dit. Cela signifie que peu importe la finalité, en technologie, si je peux le faire, je vais le faire, je dois le faire. Mais vous imaginez !? Avec le même raisonnement, je peux vous insulter, donc je dois vous insulter. Dans mon prochain bouquin je pourrais écrire une liste d'excréments, donc je vais écrire une liste d'excréments. C'est profondément débile. Il n'y a aucune branche des interactions sociales dans laquelle on suit ce type de raisonnement ; sauf en techno, et ça ne choque personne. (Enfin ça choque certains, mais ils se font traiter d'amish, donc ça les refroidit).

- 5- Cinquièmement, et ça je crois que vous le savez aussi, on ne peut plus croire au découplage entre PIB et catastrophe écologique. C'est une mauvaise farce. En réalité

2. "Nombre", à la place de "chiffre", serait plus exact (marotte de mathématicien).

ce que montrent les données, c'est qu'il y'a presque partout surcouplage. Bon, croire au Père Noël c'est sympa, mais pas quand on dirige un pays.

- 6- Sixièmement. Ne pensons plus qu'il y a des réalités économiques – je l'ai souvent entendu dire – alors qu'on parle en réalité de conventions. C'est sans doute quelque chose dont vous êtes un tout petit peu moins conscient si on va au-delà d'un certain nombre d'hypothèses arbitraires.

Il me semble que l'oubli de la contingence c'est le véritable mal de ce temps. On omet qu'une immense partie des règles qui régissent nos vies et qui nous semblent ancrées ou arrimées dans les profondeurs du réel sont en réalité parfaitement réfutables et bien souvent extrêmement récentes et fragiles, même à la petite échelle de temps de l'histoire de l'humanité.

Il y a beaucoup de débat aujourd'hui, en particulier chez les écolos, autour du capitalisme. Certains y voient l'origine de tous les maux, d'autres y voient l'origine de notre développement et du mieux-vivre de la plupart des civilisations. N'oubliez pas que le capitalisme est un épiphénomène, même à l'échelle de l'histoire humaine. C'est un symptôme parmi d'autres d'un système de valeurs qui le rend possible.

- 7- Septième erreur, plus importante et rarement, me semble-t-il, véritablement dénoncée : celle qui consiste à croire que ce qui se passe aujourd'hui, c'est en nous. Ça on l'entend très souvent comme justification de l'immobilisme : finalement ce qui advient ne peut pas ne pas advenir parce que c'est quasiment génétique, parce que la vie et plus spécifiquement l'humanité, et ben c'est ça.

Alors ça, c'est une vision qui est proprement scélérate ! D'abord parce que vous voyez immédiatement qu'on pourrait la convoquer pour justifier évidemment toutes les pires choses. On pourrait de cette manière rendre légitime les crimes de guerre, les viols, la torture, parce qu'après tout ça aussi ça a toujours existé. Bien sûr c'est infect et c'est une négation de notre véritable entéléchie qui est précisément le pouvoir de choisir. Mais au-delà de ça c'est aussi, et avant tout, un extraordinaire mensonge.

C'est un mensonge, et je crois que c'est un mensonge raciste. Parce que finalement c'est faire comme si la culture, la nôtre, qui est aujourd'hui devenue dominante par la force, celle de l'Occident techno-nihiliste au sens large, était la seule culture existant ou ayant existé. C'est proprement incroyable ! La vérité c'est que l'histoire humaine est nervurée de civilisations qui avaient un tout autre rapport au monde, parfois totalement dénué de ce que je nommerais notre nécrophilie pathologique. Ne pas les voir, ces cultures, ne pas les connaître, ne pas les étudier et même les accueillir au moins potentiellement, ça, ça révèle de façon archétypale et presque paroxystique notre arrogance aveugle et suicidaire.

J'ai entendu mille fois au moins dire que les pays pauvres n'avaient qu'un rêve : vivre comme nous. C'est une ignorance crasse, littéralement. Certes, ils aspirent à un peu de dignité, ça c'est vrai. Ils aspirent à sortir du néocolonialisme qui souvent les asphyxie, ça c'est vrai. Certes ils aimeraient à raison ne plus mourir de la dette par laquelle nous les asphyxions et les asservissons, ça c'est vrai. Mais imaginer un seul instant que nous représentons (ici dans ce putain d'amphithéâtre surchauffé :-)) leur seul horizon de désir, mais c'est une inconnaitance et une prétention absolument sidérantes.

- 8- Huitièmement, ne sous-estimons pas la bêtise. Je veux dire par-là le niveau d'abrutissement généralisée, voire d'endoctrinement, de notre société.

Aussi génial fut-il (ça c'est pour ne pas me faire disputer par mon autre fils qui est complètement fan de Descartes), peut-être notre grand génie s'est-il un peu trompé aux premières lignes du discours de la méthode. Vous avez sans doute tous vus il y a quelques jours une journaliste vedette d'un grand média tenter de ridiculiser une jeune militante écologiste – Sacha je crois, je ne la connais pas personnellement. C'était assez surréaliste. Mais au-delà de l'anecdote, parce que je crois qu'il faut toujours penser au-delà de l'anecdote et de l'invective personnelle, comment ne pas être frappé de l'extraordinaire vulgarité de ces attitudes de dénigrement et de mépris face à ceux qui ont compris. D'autant qu'elle marque en fait bien sûr une stupidité stellaire, ça c'est certain, mais aussi une superficialité abyssale qui dépasse quand même ce que les humoristes pourraient même imaginer. Cette incapacité malade à comprendre une situation qui est pourtant parfaitement claire et finalement assez simple tant qu'on en reste au constat, doit être prise en compte dans nos réflexions. On ne peut pas faire comme si "le bon sens était la chose au monde la mieux partagée".

Et ce qui sidère c'est que, et je cite l'ONU qui n'est pas exactement une organisation militante, même face à une menace existentielle directe, on fait toujours face à cette impossibilité de sortir ne fût-ce qu'un instant chez certains journalistes et autres de ce que Debord nommait la société du spectacle, règne du futile et pouvoir des médiocres. Ne pas savoir décadrer est toujours le signe d'une grande pauvreté intellectuelle, mais ne pas y parvenir dans une situation d'urgence absolue, ça relève de l'aliénation. Quand le film "Don't look up" est sorti, je m'étais amusé à dire que le réel est pire et qu'en réalité le monde vrai est une caricature du film. Je crois que je ne m'étais pas trompé.

- 9- Neuvième erreur, mais celle-là je crois que vous ne la commettez pas : croire que la transition est en cours. Alors vous savez globalement que ce n'est pas le cas pour le CO₂ au niveau global, ça ne va pas exactement dans le bon sens. J'adore les figures de Jean-Marc Jancovici qui montrent la non-corrélation absolue entre les décisions prises aux différentes COP et les émissions réelles. Super, c'est vrai.

Regardons un tout petit peu au-delà. Moi aussi je fais ma revue de presse comme l'a fait le précédent intervenant. Quelques news prises presque au hasard dans les derniers jours.

- La pollution de l'air touche aujourd'hui un milliard d'enfants, exposés à des niveaux jugés très élevés. À la clé : risque accru de mortalité, troubles du développement, diminution de la cognition, problèmes de santé mentale.
- Le Roc, le plus grand aéronef du monde, vient de réussir son septième vol d'essai. Là vous êtes censés frémir de joie. C'était l'occasion pour les équipes de Stratolaunch de tester le nouveau système de portée des avions hypersoniques qui ont aujourd'hui le vent en poupe et qui vont permettre de transporter des passagers depuis n'importe où dans le monde à n'importe quel autre point en moins d'une heure. La grande disneylandisation du réel fonctionne à plein.
- Les 50,5 degrés ont été mesurés le 11 juin dernier en Californie. C'est un seuil qui n'avait jamais été atteint à cette période de l'année depuis que les mesures existent.
- Une nouvelle étude publiée confirme que les glaciers de l'Antarctique n'ont jamais fondu aussi rapidement.

- Pendant ce temps, y compris dans les laboratoires de recherche publique (chez moi), y compris donc chez les gens supposés sérieux, les regards excités et presque émoustillés se tournent vers le métavers. Je cite Futura, un média que je trouve par ailleurs très bon quand il parle de physique : "Pour ne pas louper le train de l'innovation, il faut d'abord vous équiper d'un casque de réalité virtuelle puis créer votre avatar et là, à vous la belle vie!" Gros buzz dans tous les secteurs de l'économie.
- Selon l'organisation météorologique mondiale plusieurs points de basculement cruciaux seront atteints dans les cinq ans.
- Mais, bonne nouvelle, et je conclus par là : Amazon lance enfin son service de livraison par drones. Encore mieux! le géant de la destruction culturelle annonce vouloir utiliser ces mêmes robots pour procéder à de la surveillance de domicile.

Tout va bien.

Vous aurez noté que dans tout cela le réchauffement climatique ne joue pas le rôle essentiel de ces mauvaises nouvelles et que rien n'a commencé au niveau global. La machine de destruction massive tourne à plein régime.

Alors revenons à notre propos. Jean-Marc dit souvent qu'il va falloir se serrer la ceinture. Évidemment c'est vrai, et ce n'est pas vrai (sinon je ne le dirais pas, parce que je suis là uniquement pour vous embêter. Pour ce que vous savez déjà, vous n'avez pas besoin de moi). Alors évidemment c'est vrai, parce que si on pense en termes de réduction nécessaire des émissions de gaz à effet de serre, de la pollution, de l'artificialisation, de la production de déchets, des exterminations animales, etc., ça va être très dur. Mais ça va être très dur seulement si on percevait tous ces gestes comme étant a priori méliorativement connotés. Et c'est là qu'il y a peut-être une vision qui est un peu trop gestionnaire (je ne parle pas de vous naturellement) de façon tendancielle dans notre société.

Je crois que c'est ne pas comprendre aussi notre niveau de cécité et c'est ne pas vouloir interroger les implicites qui sont en réalité à l'origine de la chute. Soyons explicite un instant. Sérieusement, juste sérieusement, est-ce que ça serait un effort de remplacer un réseau social débilisant, ce qui est presque un pléonasme, par un livre? Est-ce que ça serait un effort de remplacer un voyage instagramisable à l'autre bout du monde par la découverte sincère de toute cette altérité qui nous frôle et que très souvent nous ignorons? De remplacer une addiction au travailler-plus-pour-accumuler-plus par une réappropriation du temps et donc de la véritable liberté? De remplacer un bout de cadavre dans notre assiette par un délice sans douleur? (J'ai appris qu'ici les sandwiches sont véganes, c'est super-rare. Bravo!). Ou de remplacer une émission politique, où les questions convenues alternent avec les ritournelles insipides, par une réflexion profonde sur les structures du désir? Est-ce qu'on y perdrait? Peut-être que vous trouvez que tout cela ce sont des exemples un peu bisounours, un peu superficiels, un peu artificiels et que ça sonne désuet. Peut-être un peu, oui. Mais pas fondamentalement à mon sens.

Ce que je veux juste souligner, c'est que finalement le monde que nous élaborons en ce moment, celui de Musk et de Bezos qui après avoir intensément contribué à détruire la Terre, entreprennent maintenant avec succès de bousiller le ciel, c'est que ce monde en fait il est sale, on le sait, mais il est aussi triste et fade, pour ne pas dire écœurant.

Alors bien sûr je parle ici en mon nom propre et vous avez le droit, puisque je fais appel à un système de valeurs, vous avez le droit de ne pas être d'accord. Mais il me semble que si on mettait vraiment les choses sur la table, on serait à peu près tous d'accord.

Pour nommer cela progrès, indépendamment des externalités négatives, je crois qu'il faut quand même avoir atteint un niveau d'endoctrinement qui dépasse celui que nous moquons dans nombre de dictatures.

Il y a quelques jours, j'ai assisté à une table ronde sur l'intelligence artificielle. Là encore ça frétille d'excitation devant les algorithmes qui vont permettre d'améliorer le ciblage publicitaire. (Cela dit entre nous ces algorithmes sont quand même toujours à cet instant nuls : quand j'avais encore les réseaux sociaux, je me souviens un jour m'être insurgé contre la surconsommation de viande. Résultat : pendant trois semaines je n'ai eu que des pubs pour les bouchers de Grenoble, parce qu'il y avait eu le mot viande. Donc l'intelligence artificielle n'est quand même pas encore très intelligente à ce stade.) Mais au-delà de l'anecdote, soyons sérieux, les participants à cette réunion étaient conscientisés, c'était des gens bien, tant qu'ils ont reconnu que les data centers de l'IA ça consomme beaucoup et qu'il fallait verdir tout cela. Super. Vous ajouteriez sans doute, parce que vous le savez, que même en passant au solaire il y aura quand même des effets négatifs. Parfait. Mais aucune interrogation fondamentale sur le sens de tout cela. Plus de publicités ciblées, donc plus de consommation. Bonne nouvelle ? et de consommation inutile hein, parce que pour ce qui est de se nourrir on n'a pas besoin de la pub, ça on le sait. Est-ce que c'est une bonne nouvelle ? Des propositions de contenu qui sont maintenant échafaudées pour maximiser le recouvrement avec ce qu'on croit déjà. Autrement dit si vous êtes un platiste on ne vous proposera que des vidéos qui disent que la Terre est plate grâce à l'IA. Bonne nouvelle ? Les CV qui vont être lus par des programmes pour standardiser les profils de recrutement. Bonne nouvelle ? Une finance mondiale qui est presque entièrement aux mains de programmes dont plus personne ne sait, y compris leurs concepteurs, comment ils fonctionnent. Bonne nouvelle ? Mais honnêtement, quel manque de sérieux de notre part ! Bien sûr que l'IA puisse aider ici ou là au diagnostic médical et que ce soit bienvenu, c'est probable, ne le nions pas. Mais on ne peut pas faire l'économie d'une analyse de la balance globale bénéfice-risque. On ne peut pas écarter une catastrophe systémique parce qu'il y a ici ou là quelques épiphanies de sens.

Résumons-nous. À mon avis le problème, ce ne sont pas tant les émissions de gaz à effet de serre liées à la transformation de l'énergie que l'usage de cette énergie. C'est la finalité, c'est ce qu'on en fait.

Aujourd'hui nous utilisons essentiellement notre capacité d'action dans un sens qui est globalement celui de la destruction du vivant ; et j'ajouterais, de la culture, de la solidarité et de l'altérité. Quand bien même l'énergie verte existerait, ce qui n'est pas le cas, je crois sincèrement que ça ne changerait pas grand-chose. L'omniprésence de la préoccupation climat est bienvenue en un sens. On a au moins réussi ça. Mais en un autre sens, c'est doublement problématique. D'une part parce que ça donne l'impression que cette question majeure est gérée : on en parle tellement, donc forcément nos politiques font ce qu'il faut, ce qui n'est pas vrai. Et d'autre part parce qu'on voit aujourd'hui des jeunes se mobiliser sous la bannière "Sauvons le climat" pour dénoncer la pollution des rivières, l'ultraviolence des abattoirs ou la prolifération des décharges. Ça n'a juste rien à voir. Rien. Même si les fusées étaient sans effet sur le réchauffement climatique, ne demeureraient-elles pas – c'est une question rhétorique – des abominations symboliques. La vie disparaît sur Terre et on ose se réjouir collectivement (regardez la tête du présentateur du journal quand il parle du spatial, il est en érection je crois), et on ose se réjouir

de ces immenses structures phalliques (ça tombe bien) qui contribuent à la privatisation du ciel généralisée. Cette année vous savez qu'une Falcon 9 de Space X devrait lancer un satellite publicitaire. C'est une première. Mais rassurez-vous, il sera directement lié à Twitch. On évoque des dépôts de carburant spatiaux et des hôtels en orbite. J'espère sincèrement, et je le dis sans provocation, qu'aucun ingénieur ici présent ne trouvera le moyen de rendre les lanceurs plus verts, plus efficaces et moins chers. Parce que même sans émissions de gaz à effet de serre, si on accélère cette folie, c'est une catastrophe.

Alors je crois qu'au Shift on pense que le nucléaire est un moindre mal. Qu'il vaut mieux un danger potentiel à long terme – comprendre les déchets –, qu'un danger certain à court terme – comprendre les émissions de CO₂. Ben sincèrement c'est pas idiot. Je pense que c'est une analyse dont la logique est assez implacable et qui est assez défendable, même s'il y'a quand même quelques petits soucis, comme la collusion entre le nucléaire civil et militaire par exemple, qu'il faudrait mettre également sur la table. Mais mon avis personnel est quand même un peu différent. Moi, le nucléaire je m'en fiche. Parce que quelle que soit l'origine de l'énergie, quand elle est utilisée pour dévaster les fonds marins, pour exterminer les forêts, pour déployer le réseau routier, pour permettre un accès touristique aux rares espaces non artificialisés, pour instrumentaliser les cours d'eau avec des barrages qui exterminent 90% des poissons – c'est ça la cause cardinale de la chute des poissons – finalement l'origine de l'énergie, c'est une question secondaire.

Il y a quelques jours on m'a invité dans la montagne pour défendre une zone rurale, pour en discuter avec les paysans. Ce qui apparaissait c'est que la véritable catastrophe, ce n'est pas tant qu'il y'a moins de neige à cause du réchauffement climatique que le fait que les villages ont été transformés en stations. C'est ça le malheur. Que la beauté du lieu, froide, toujours un peu inquiétante entre altérité et complicité, ce qui forme peut-être la spécificité de la montagne, a été sacrifiée sur l'autel du dieu unique de la glisse. On a construit des cités fantômes avec 150 habitants et 35 000 lits au cœur de ce qui aurait dû demeurer un peu inaccessible, en oubliant que c'était ça d'ailleurs la véritable richesse du lieu avec ou sans émission de CO₂. Il n'est plus question maintenant que de consommer de la montagne. Alors dans un monde qui est ainsi transformé en parc d'attractions, franchement la nature de l'énergie utilisée pour multiplier ad nauseam les remontées mécaniques, je pense que ce n'est pas notre premier problème. Si nous gagnons cette guerre contre la vie, on l'aura perdue.

Sur le site de cet événement, j'ai lu que le Shift Project est un think-tank qui travaille avec les entreprises pour une économie libérée de la contrainte carbone. Heureusement je sais qu'en vérité vous êtes beaucoup plus malins que ça. Parce que si vous réussissiez, ça serait quand même une très mauvaise nouvelle. Oter des contraintes quelles qu'elles soient au délire économique actuel, même sans réchauffement climatique, je crois que ça ne peut que précipiter la chute. Si on ne change pas l'objectif, le moyen par lequel on parvient de toute façon à un monde stérile n'est plus la question essentielle. Imaginez un instant que la fusion nucléaire fonctionne, qu'on dispose d'une source d'énergie essentiellement propre et essentiellement infinie. Mais je crois que là ça serait vraiment la fin parce que sans une révolution axiologique, nous utiliserions cette l'énergie comme on le fait en ce moment pour la même chose : pour faire essentiellement des routes, des télésièges, des fusées, des avions, des centres de loisirs et des parcs de réalité virtuelle et ces répugnants navires de croisière et autres yachts ridicules qui fleurissent comme jamais. Nous aurions

juste en réalité décuplé notre pouvoir de destruction. Je sais bien que toute l'énergie n'est pas utilisée pour ça. Mais on parle de ce qui pose problème.

La situation actuelle est intenable, vous le savez. On peut le voir de multiples façons.

- Par exemple en notant, comme le club de Rome, que la courbe des prélèvements est au-dessus de celle des ressources écosystémiques ; ce qui par définition ne peut pas durer longtemps.
- Par exemple en comprenant que les seuils de relaxation sont largement dépassés dans de nombreux domaines.
- Par exemple, en notant, et ça a été rappelé ce matin, qu'un certain nombre de points dits de non-retour sont déjà atteints, et plus vite que prévu.
- Par exemple, en soulignant cette évidence : les stocks d'énergie, et en particulier fossile, s'épuisent.
- Par exemple, en remarquant que les conditions d'habitabilité de cette planète sont en passe d'être détruites.
- Par exemple, en rappelant qu'une rétroaction positive, comme c'est aujourd'hui essentiellement le cas, c'est ce qu'on nomme en physique une instabilité.

Bon, tout cela relève de la bonne logique scientifique la plus élémentaire.

Mais ce que j'aimerais ajouter face à cet implacable constat, c'est que la situation est pire encore. Parce que, quand bien même tout cela s'avérerait tenable, (ce qui n'est pas le cas, j'y insiste), je crois que ça ne serait pas souhaitable. C'est donc une double raison qui devrait en réalité nous enjoindre à faire une révolution dans notre manière d'habiter l'espace. Alors pourquoi je dis – et c'est un parti pris naturellement, c'est un engagement, ce que je disais en introduction – que la direction actuelle n'est pas désirable ?

D'abord, il faut absolument ne pas confondre le souhaitable et le durable. Ça n'a rien à voir, c'est une faute catégorielle. À l'échelle de l'Histoire, les régimes politiques les plus durables ont bien souvent été les plus brutaux, les croyances les plus pérennes ont bien souvent été les plus farfelues. Que quelque chose puisse perdurer ne signifie pas du tout qu'elle soit éthiquement, esthétiquement ou épistémologiquement louable. Soyons explicite. Les mille milliards d'animaux que nous tuons chaque année, souvent dans des conditions épouvantables et souvent en les ayant privés de vie préalable, ce qui est pire encore, ne vaudraient-ils rien si on les remplaçait par autant de naissances chaque année ? Ou pour parler de nous, puisque nous sommes toujours très anthropocentrés, les 800 000 personnes qui décèdent prématurément de la pollution en Europe chaque année, seraient-elles insignifiantes si on les remplaçait par autant de naissances dans un système pérenne ? Ça n'a aucun sens.

Revenons à la question initiale : "Pourquoi ne fait-on rien ?" On pourrait donner une réponse ultra-rationnelle :

- 1- Car l'implacable constat n'est pas encore compris de tous.
- 2- Car les pouvoirs publics donnent l'illusion d'une transition qui en réalité n'existe pas.
- 3- Car certains médias s'enlisent dans la bêtise³ inertielle.
- 4- Car il est plus confortable de s'enfermer dans la négation.

3. J'emploie aussi par habitude ce mot dans les mêmes circonstances, mais il est inadapté. Aucune bête, aucun animal non humain ne dysfonctionne vaniteusement. D'une certaine façon, la bêtise est le propre de l'humain.

- 5- Car les processus psychologiques usuels ne fonctionnent pas dans le cas qui nous importe.
- 6- Car les échelles de temps des problèmes écologiques ne coïncident pas avec le calendrier politique.
- 7- Car nous avons développé des dépendances qui maintenant échappent à notre contrôle.

Je crois que tout ça est vrai. Et on pourrait lister les moyens d'en sortir avec la même rationalité. Et on échouerait parce que figurez-vous que ça a déjà été fait et que nous en sommes là. Donc il me semble qu'aujourd'hui, se demander pourquoi on ne fait rien, c'est finalement supposer qu'on sait ce qu'il faudrait faire, ou en tout cas qu'il faudrait faire quelque chose, ce que j'ai évoqué en introduction. Alors si on entend par-là que continuer à l'identique est impossible sur le moyen terme pour des raisons physiques et biologiques et que de toute façon ce n'est pas souhaitable pour des raisons éthiques très largement partagées, on est évidemment tous d'accord avec ça. Très bien. Mais si on suggère néanmoins qu'il est temps de passer au concret et de dégager des budgets, je ne suis pas certain que ce soit juste. Parce que c'est précisément enfermer la question qui nous intéresse dans les catégories qui président au monde mourant dans lequel nous nous trouvons.

Eh bien alors, moi je propose qu'on fasse preuve d'un peu de modestie, d'un peu d'humilité, qu'on regarde ailleurs. Baisser notre bilan carbone n'a aucun intérêt tant que notre système symbolique, sémiotique, axiologique et ontologique demeure ce qu'il est. Ontologique, c'est-à-dire relatif à l'être en tant qu'être. Et j'insiste sur ce dernier terme parce que c'est un peu la définition du réel, tout le reste en découle et c'est là qu'il faut travailler. Comment ? Je ne sais pas. Et je voudrais dire qu'en tant qu'homme, occidental, physicien, riche (à l'échelle de la planète), je suis comme vous tous ici, un des moins bien placés pour donner des leçons. Il faut bien comprendre ça. Face à la catastrophe que nous traversons, nous ne sommes pas l'élite nous : les ingénieurs et les chercheurs, nous sommes les délinquants, nous sommes les ignorants, nous sommes le problème. Ça ne signifie pas que nos compétences ne valent rien. Mais il faut savoir les faire dérailler.

Dans mon champ, en physique théorique, je pense que l'urgence ça n'est pas qu'on se reconvertisse tous en géo-trouve-tout de l'ingénierie propre. Je crois que c'est plutôt d'inventer des nouveaux concepts, des êtres nouveaux – comme dit Bruno Latour – qui révolutionnent notre rapport au réel. On peut s'y astreindre en ne s'autorisant à penser que dans la mesure où nous déconstruisons l'ordre établi. Le succès n'est jamais assuré, mais au moins on évite l'échec certain. Au-delà de la physique, où regarder ? Partout, mais surtout là où on ne l'attend pas.

Même le terme d'écologie est problématique. Il n'y a pas de question écologique. Vous savez que "οἶκος" (oïkos) en grec c'est la demeure, c'est le patrimoine. "λογος" (logos), c'est pire encore : c'est la raison, le discours, la parole. Est-ce qu'on veut vraiment de ça ? D'un discours sur les biens ? Parce que c'est ce que signifie "écologie", finalement. La métaphysique occidentale vous savez c'est un peu comme le phármakon de Platon : c'est un remède et c'est un poison. Logos c'est le Graal et c'est la boîte de Pandore. Tout devenir est chaotique, instable, incertain. Mais aujourd'hui qu'on le veuille ou non non, logos c'est l'ennemi. C'est l'agent pathogène qui infecte une pensée sans anticorps. Logos c'est le soleil et en un temps de canicule comme aujourd'hui le soleil est dangereux. Il brûle et il efface les nuances. L'écologie c'est une construction fondamentalement ancrée

sur les couples binaires nature-culture, présence-absence, homme-femme, raison-passion. Tout ce dont il faut se défaire.

Hegel, Husserl, Heidegger aimaient à rappeler que la philosophie parlait grec, comme si quelque chose était né comme ça à Athènes il y a vingt-cinq siècles, ex nihilo. Et pourtant deux mille ans avant le premier présocratique, vous savez que l'Égypte inventait la maât. Et logos de se trouver tout chétif, presque dérisoire ou étriqué devant ce qui signifiait autant la justesse que l'équité, l'équilibre, la droiture, la loi, le bien et la rectitude. Maât c'est le nom sans nom du socle de cette civilisation plus pérenne que toute autre pour laquelle en deux siècles de fouilles ininterrompues nous n'avons trouvé ni la moindre potence ni la moindre prison.

Je sais que vous ne pouvez pas vous départir de l'interrogation : "Mais en pratique on fait quoi pour que ça bouge?". Eh ben ça n'a pas besoin de bouger. Il y a cinquante ans, pendant que le génie des mathématiques Alexandre Grothendieck invitait à cesser la recherche scientifique telle qu'elle se pratique, GÉBÉ écrivait : on arrête tout, on réfléchit et c'est pas triste. C'est un bon début. Et ensuite on inverse le rapport de paternalisme avec lequel on scrute généralement les pays non-alignés. On essaye d'apprendre des autres. On comprend que le même monde appréhendé par des prismes différents n'est plus tout à fait le même monde. Ce ne sont pas que différentes interprétations, ce sont différentes versions coextensives, dirait Nelson Goodman.

Regardez la Caraïbe. Là vous allez-vous dire mais qu'est-ce qu'il raconte ? Regardez les extraordinaires modalités de résistance des peuples réduits en esclavage, doucement, méthodiquement, dans une logique de multivers intérieur. C'est autre chose que la grosse bouse de Facebook. Vivre en mode mineur sur une ligne de fuite, ligne de fugue, en pirate du nomos, en cosmopoète du sensible, dirait Dénétem Touam Bona. Les passeurs dans leur condition d'humanimaux n'abolissent pas les frontières, comme dans la globalisation techno-nihiliste de notre société de surveillance, il les transgressent en ouvrant cosmos au chaos. Ce ne sont pas des grands sages, comme voudrait le croire la mystique occidentale, ce sont les maîtres du désordre qui préviennent contre l'asphyxie du monde. Toute la cosmo-politique indigène repose sur un réseau hétérogène de liens entre vivants humains et non-humains.

L'expérience initiatique de l'existence ne peut que reposer sur une intuition poétique. N' imaginez pas une seconde que je suis là en train de faire l'éloge d'une sorte de délire New Age. C'est exactement l'inverse, là, les trois dernières minutes, j'ai enfin parlé de choses sérieuses. J'ai employé le mot poétique, et si j'osais un conseil pour bientôt conclure, (je vais dépasser de cinq minutes mais comme j'ai dit qu'il faut être voyou je suis cohérent), ce serait celui-là : être voyou mais être voyou poète. Ça ne veut pas du tout dire s'allonger près de la rivière et regarder les fleurs. Ce n'est pas ça du tout. Le poète c'est celui qui connaît la précision, qui manie la rigueur mieux que quiconque, mais qui s'astreint aussi toujours à chaque phrase à tout réinventer. Ce ne sont pas des idées ou des images désuètes, la poésie disait Mandelstam, c'est le meurtre. La poésie disait Hölderlin, c'est le calcul. Et quand on sait que la voie mène en enfer, moi je crois que le déraillement c'est le nécessaire.

Finalement je pense que ces questions qui vous paraissent peut-être un peu hors champ là d'un seul coup sont beaucoup plus légitimes et concrètes que les histoires de fiscalité vertueuse, de croissance durable et ce genre de plaisanteries. Pourquoi s'évertuer à continuer à cheminer en un sens aberrant en tentant d'amoinrir les externalités négatives

parce qu'on est tous sympas alors qu'il suffirait de quitter l'autoroute et de partir dans une autre direction. Et en fait c'est un peu pire que cela, parce que si vous réfléchissez vraiment, de façon pointilleuse et rigoureuse, la conclusion est assez inévitable et angoissante. Sans abandonner l'ensemble de notre architecture sociétale, nul décalage, nul décadage, nulle transition, nulle évolution ni même révolution ne sera suffisante. Et au fond de nous, on le sait très bien. Il y a une incompatibilité structurelle entre la vie et le monstre qu'on nourrit aujourd'hui. Ziegler écrivait : aucun des systèmes d'oppression précédents : l'esclavage, le colonialisme, la féodalité, n'a pu être réformé. L'oppression ne se réforme pas, elle s'abat. C'est terrible, c'est assez violent, et je crois que c'est vrai. Ne plus travailler, au sens capitaliste, dit Grégoire Poissonnier, sur les pas d'ailleurs de certains activistes, ce serait en fait le geste le plus rationnel et le plus pertinent pour effondrer un système qui est intrinsèquement tétatologique.

Jean-Marc donne souvent de très bonnes définitions de l'énergie qui sont très très pratiques aux néophytes. Bon je ne vais pas vous donner la mienne parce que pour moi en tant que physicien théoricien, c'est simplement le terme conservé eu égard au fait que la dérivée partielle du lagrangien par rapport au temps est nulle. C'est une version du théorème de Noether. Mais j'avoue que c'est un peu plus simple, c'est vrai, de la penser comme capacité d'action sur notre environnement, une capacité de modification.

Mais alors posons-nous une question simple : "À quoi bon modifier aussi drastiquement notre environnement quand celui-ci est pour l'essentiel exactement adapté à nos besoins ? Pas pour des raisons mystiques, mais tout simplement parce que l'évolution darwinienne nous a modelés pour qu'il en soit ainsi.

Vous vous demandez sans doute essentiellement, les shifteurs, comment être ingénieur autrement. Sincèrement c'est très bien, je crois. Vous êtes des amis et des alliés, et j'admire beaucoup ce courage. Mais je crois vraiment que ça ne suffit pas. Aujourd'hui, ce qu'il faut se demander c'est s'il convient de demeurer ingénieur. Non pas qu'il faille éradiquer tout à fait tous les ingénieurs, restons raisonnables. Mais se poser la question quand même : "Veut-on d'une civilisation d'ingénieurs ? Veut-on d'une planète artificielle ?" En ancien français "engigneor" ça signifie constructeur de machines de guerre. Parfois les mots parlent pour nous. Jouer un bon coup dans un jeu où les règles font que de toute façon on perd à la fin, ce n'est plus tellement intéressant. Je crois qu'il faut refuser la partie, ou alors il faut tricher.

Comment fait-on ? Avec une logique fractale, à toutes les échelles et avec tous nos moyens, en gardant en tête une seule ligne directrice, non pas la réduction des émissions de gaz à effet de serre, mais une porosité inconditionnelle à toute déconstruction latente. N'en déplaise à certains, et je le dis une dernière fois (j'ai pas mal radoté) : l'urgence c'est moins le bilan carbone, même s'il faut le faire, que la prise de conscience de la contingence de nos constructions. Un meurtre commis avec des armes renouvelables demeure un meurtre.

Ce trop long exposé pour vous dire une chose très simple : on peut se demander comment continuer à faire de la merde, avec un peu moins de dégâts immédiats, et c'est louable. Mais on peut peut-être aussi se demander si on a vraiment envie de continuer à faire de la merde, même durable (ce qu'il n'est pas), même sans incohérences énergétiques (ce qu'il n'est pas). Je crois qu'un réel où il sera possible grâce à la technologie Musk, implantant des électrodes directement dans nos cerveaux, de faire de magnifiques balades

virtuelles dans des forêts numériques tandis que les arbres réels auront pour l'essentiel brûlé, n'est pas désirable.

Plus qu'un changement de paradigme, c'est une révolution du désir dont il est question. Du désir au sens deleuzien, c'est-à-dire en tant que valeur propre, et non pas comme simple mode d'accès au plaisir.

Pour revenir à la question initiale biaisée, je crois qu'il faut plutôt la reformuler en : "Pourquoi ne fait-on pas rien ?", et surtout : "Pourquoi demeurons-nous de façon aussi malade dans des alternatives extrêmement chétives ?".

Merci et pardon pour les cinq minutes de dépassement.